

## l'entretien

# « Derrière le posthumanisme, de dépolitiser la société »

**Pour le philosophe Mark Hunyadi, le posthumanisme est le syndrome de la technologisation du monde. Une technologisation inquiétante car elle nous submerge et avance sans garde-fou ni réflexion critique.**

Professeur de philosophie morale et politique à l'UCLouvain, Mark Hunyadi s'est posé la question : « Suis-je un vieux con ? » Ce devait être le titre de son essai critique sur le posthumanisme (*Le temps du posthumanisme - un diagnostic d'époque*, Les Belles Lettres), dont l'idée est d'améliorer l'homme par son hybridation aux machines. Car, selon lui, cette « utopie du marché » pose une question autrement plus importante, celle de la technologisation de la société tête baissée, sans aucun esprit critique. Explications.

**De l'idéal grec au surhomme fasciste, l'idée d'un humain amélioré n'a-t-elle pas toujours existé ?**  
L'idée de se surpasser a toujours existé. Mais l'idée d'en faire un projet de société, ça, c'est nouveau. Et c'est toute la différence. C'est vrai, on a toujours voulu être plus fort, plus intelligent et courir plus vite, mais ce que veulent les posthumanistes, en vrai, c'est une technologisation intégrale de la société. Et il s'agit d'un projet de société auquel on ne pourrait pas échapper. Tout le monde serait soumis à ce standard. La vraie question que je pose avec ce livre n'est pas tant de démontrer le posthumanisme ; je pense d'ailleurs qu'on leur accorde trop d'importance. La question que je pose est : « Pourquoi notre société est-elle si réceptive au projet posthumaniste ? » J'ai utilisé le posthumanisme comme un symptôme de la technologisation du monde.

**Vous écrivez que le posthumanisme est une utopie du marché... Au fond, les posthumanistes comme Laurent Alexandre ou Ray**

*Kurzweil (qui est aujourd'hui à la tête de l'ingénierie chez Google) veulent aller là où le capitalisme n'a pas encore pu aller : aux derniers retranchements de la vie. C'est un projet qui colle bien aux valeurs capitalistes : l'idée de performance, de fonctionnalité, de productivité... A partir du moment où on considère que le corps humain est un mécanisme, un agencement de fonctions (une idée qui remonte à Galilée et aux Nominalistes du XIV<sup>e</sup> siècle que reprennent les posthumanistes), alors, évidemment, on peut l'améliorer. Le posthumanisme est un solutionnisme technologique qui va bien avec le consumérisme. Mais le problème fondamental, c'est qu'il s'agit d'un projet de société : il ne peut exister que dans un monde entièrement technologisé. Par conséquent, il y a une volonté de dépolitisation de la société. Parce que c'est lorsqu'ils auront complètement aboli la réflexion politique qu'ils pourront déployer complètement leur projet.*

**« Les posthumanistes veulent aller là où le capitalisme n'a pas encore pu aller : aux derniers retranchements de la vie »**

**Vous parlez de système...**

Ça ne désigne pas un complot. J'appelle « système » tout ce qui, de facto, passe par-dessus la tête des gens. Aujourd'hui, tout en fait partie : ça va du système bancaire à Google au pizzaiolo du coin. C'est tout notre environnement qui est numérisé et cela nous affecte directement, cela affecte notre expérience sociale. Cette numérisation, influencée par des entreprises comme Google, Facebook et bien d'autres, agit sur nous comme un système qui nous dépasse, sur lequel nous n'avons aucune emprise. Il faut rappeler que ces gens sont des marchands. Leur approche est purement idéologique et intéressée. Ils sont en train de coloniser notre monde social sans qu'on ait notre mot à dire. Aujourd'hui, ce sont cent cinquante informaticiens qui décident de l'avenir de l'humanité sans qu'il y ait de réflexion critique !

**C'est l'absence d'un contre-pouvoir politique qui vous inquiète ?**

Il y a une double dépolitisation. La première est le fait des citoyens. Je l'ai dit, le système nous dépasse, mais s'il a une telle emprise sur nous, c'est parce qu'il va dans le sens de notre plaisir. Les outils technologiques ont quelque chose de libidinal, ils sont pratiques, ils nous font plaisir, si bien qu'ils deviennent comme un prolongement de nous-mêmes, à un point tel qu'on ne sait plus s'en passer. Par conséquent, on ne va pas critiquer ça. Ça va dans le sens du capitalisme : le système dépolitise parce qu'il enferme chacun de nous dans sa petite bulle libidinale. Ensuite, il y a une réelle

capitulation du politique face au tout numérique. Je prends pour exemple un plan De Croo imminent sur l'intelligence artificielle, sur la nécessité de se plonger corps et âme dans la numérisation à tout prix. Pour élaborer ce plan, le cabinet De Croo, qui est en affaires courantes, a mobilisé un panel de prétendus spécialistes qui viennent de Google, de MIT, qui vont tous dans ce sens. Où est la pensée critique ? Comprenez-moi bien, je ne suis pas contre l'intelligence artificielle, ni contre le numérique, mais ce que je dis, c'est que parallèlement à ce mouvement auquel on n'échappera pas, il faut absolument développer une pensée critique, réflexive. Or, le politique ne le fait pas. Il court après la numérisation tête baissée sans se demander ce qui va se dessiner comme société.

**Quelles sont vos craintes ?**

Quand je regarde l'horizon voulu par ce projet, je vois un monde purement fonctionnalisé où chacun sera le fonctionnaire de son propre bonheur, de sa petite bulle libidinale. On isole chaque bulle et tout fonctionne comme un méca-

**« Aujourd'hui, ce sont cent cinquante informaticiens qui décident de l'avenir de l'humanité sans qu'il y ait de réflexion critique ! », s'inquiète Mark Hunyadi qui craint, à terme, une « dépolitisation de la société ». © DOMINIQUE DUCHESNES.**

## Mark Hunyadi

Il est professeur de philosophie morale et politique à l'UCLouvain où il a fondé le centre de recherche Europé. Il est également membre de Louvain Bionics, centre de recherche en robotique médicale. Il a écrit plusieurs ouvrages de théorie critique de la société, notamment « Je est un clone » (Seuil, 2004), « L'homme en contexte » (Cerf, 2012) et « La tyrannie des modes de vie » (Le Bord de l'Eau, 2015).



## lettre du Brexit



**Marc Roche** Journaliste

# A la rencontre du peuple du « Leave »

Défaite oblige ! Voici Theresa May dans de bien grands émois, l'orgueil foudroyé et la tristesse épuisée, après le rejet massif le 12 mars de la nouvelle mouture de son plan de sortie de l'Union européenne. Dans la plus pure tragédie shakespearienne, la fille de pasteur a été la victime de la trahison de son propre procureur de la Couronne, Geoffrey Cox. Ce porteur de tous les péchés a refusé de changer d'avis sur le fatidique backstop nord-irlandais malgré les concessions substantielles faites par Bruxelles. La politique est cruelle. Et le pauvre Brexit part dans tous les sens désormais.

Clameurs ferventes, oriflammes et passions folles. Que pense le peuple du « Leave », les partisans du départ, après ce nouvel épisode digne des rois de l'opérette anglaise, Gilbert et Sullivan ? Après tout, l'électorat pro-Brexit est devenu quasi inaudible, comme phagocyté par le cirque politico-médiatique à l'occasion des votes en série de la Chambre des Communes.

Dans un coin de la mémoire, une petite information mise de côté, sans trop savoir si on l'utiliserait jamais. C'était un article du *Financial Times* souli-

gnant que trois ans après le référendum, le clivage entre les deux camps n'avait pas disparu, loin de là. Les Remainers évoquent toujours le thème des retombées économiques négatives du Brexit tandis que les Leavers mettent en exergue la culture au sens large, autour des questions religieuses, migratoires et sociétales.

Etant coincé à Londres depuis des semaines par les soubresauts diplomatiques et politiques du débat, je n'ai pas eu le temps de me rendre dans les zones qui avaient plébiscité le Brexit lors du référendum du 23 juin 2016. Faute de pouvoir me déplacer aux confins de l'Angleterre et du pays de Galles pour jouer à l'ethnologue nomade, j'ai profité d'un vernissage à la National Portrait Gallery pour découvrir la gent antieuropéenne du pays profond. Avec un témoin complice, le célèbre photographe britannique, Martin Parr.

**« English and proud »**

Intitulée « Ordinary people » (des gens simples), son exposition de clichés hyperréalistes et ironiques mais toujours bienveillants est entièrement

consacrée à mon sujet. L'intéressé est parti à la découverte de la vie quotidienne des électeurs « Leavers », le regard amusé sans être moqueur. En captant l'étrange là où on ne l'attend pas, l'artiste croque ses modèles lors de leurs occupations favorites, le sport, la danse, le shopping, la plage ou le pub.

La célébration du St George Day, le saint patron anglais à West Bromwich, au cœur de l'ancien Pays noir met en vedette l'identité anglaise. Une tasse de thé et une tranche de cake, les œufs au bacon ou le poisson fumé de Grimsby illustrent l'univers familial de bien des sujets de Sa Majesté. Un colombophile, un vieux sikh dont le cabas est frappé de l'Union Jack, deux employés voilées servant du fish and chips ou un producteur de rhubarbe sont passés de-

**Le photographe Martin Parr, qui expose actuellement au National Portrait Gallery à Londres, est viscéralement pro-européen. A travers ses clichés sur le thème du Brexit, il met en garde contre les écueils de la sortie. © ANDY RAIN/EPA.**

